

# Jean Prévost



Par  
François Ouellet\*

« Dans cent ans, deux cents ans, il peut venir devant ce livre un copain qui aime les sports, la vie de l'esprit, les phrases bien serrées ; celui-là pensera à moi comme tu y penses. »

Jean Prévost, *La chasse du matin*.

Auteur d'une bonne trentaine de livres, principalement des romans et des essais, Jean Prévost (1901-1944) a été tué quelques jours avant la Libération. Injustement oublié, Prévost est réapparu dans l'actualité littéraire en 1994 à la faveur de la publication, chez Gallimard, du livre de Jérôme Garcin, *Pour Jean Prévost*, de la réédition de deux romans de l'auteur par la maison d'édition Zulma (*Le sel sur la plaie* et *La chasse du matin*) et d'un colloque tenu à Paris.

Cette « offensive » littéraire a fortement contribué à attirer l'attention des historiens de la littérature sur un écrivain dont la mort précoce (il avait 43 ans) avait fait oublier une œuvre de rare talent. Depuis, les activités autour de l'écrivain ont été régulières : publication du *Bulletin de l'Association Jean Prévost* (trois numéros jusqu'à présent) et de *Retrouver Jean Prévost* (Presses universitaires de Grenoble, 2002) par Michel Prévost, fils de l'écrivain, création du site officiel de l'écrivain ([www.jeanprevost.org](http://www.jeanprevost.org)), colloque à l'Université Jean-Moulin (Lyon 3) en décembre 2004, sans compter de nombreux hommages et surtout la réédition de quelques ouvrages clés de Prévost, comme l'essai *Plaisirs des sports*, le roman *Les frères Bouquinquant* et les importantes études sur Stendhal et sur Baudelaire.

L'image qui semble résumer le mieux Jean Prévost est celle d'un homme profondément vivant, énergique, capable de la meilleure volonté, de ce type d'homme fait pour être aimé et qui aspire à donner l'exemple. Il aura été toute sa vie profondément occupé par la recherche d'une éthique, ce qui se donne à voir notamment dans sa détermination constante d'allier l'agir et la réflexion. Qu'elle soit politique (à travers une orientation idéologique fortement affirmée à gauche et un engagement convaincu dans la Résistance) ou sportive (Prévost a notamment été champion universitaire de boxe), l'action est toujours accompagnée d'une réflexion. En témoignait d'emblée

son premier livre, *Plaisirs des sports* (1925), qui est une étude du corps humain, une analyse introspective des mouvements musculaires qui sert aussi à l'auteur à définir une manière d'habiter son corps et de vivre.

L'analyse occupe une place centrale dans toute l'œuvre de Jean Prévost. Sa production d'essayiste en rend compte largement, qu'il s'agisse de la réflexion littéraire (*La pensée de Paul Valéry*, 1926 ; *L'esprit de Jean Giraudoux*, 1933) et philosophique (*Essai sur l'introspection*, 1927) ou encore de l'analyse de soi, par exemple sous la forme du bilan qu'il propose à trente ans dans *Faire le point* (1931), et qui sera repris en tête des *Caractères* (1948). C'est que Prévost n'a jamais cessé d'entretenir avec lui-même une exigence de connaissance, de lucidité et de sincérité, qui explique d'ailleurs son admiration pour Montaigne (*La vie de Montaigne*, 1926) et pour Stendhal (*La création chez Stendhal*, 1942), des écrivains qui ont su mieux que d'autres parler d'eux, connaître les autres à partir d'eux-mêmes.

En raison de l'exigence presque ascétique de la pensée qui caractérise la production de Jean Prévost, nous pourrions dire qu'il est un philosophe littéraire. Aujourd'hui, à la relecture de ses livres, de ses romans en particulier, on comprend que, un peu paradoxalement, cette exigence réflexive dessert l'écrivain en même temps qu'elle est sa principale qualité. Dans sa préface à *Essai sur l'introspection*, Louis Martin-Chauffier, insistant sur les dons d'esprit de Prévost, indiquait : « Il est tout corps et tout esprit<sup>1</sup> », qualités qui selon lui

étaient contraires à la sensibilité d'un romancier. Si des romans comme *Les frères Bouquiquant* et *La chasse du matin*, les meilleurs de Prévost, donnent certainement tort au préfacier, on ne peut que lui donner en partie raison en ce qui concerne d'autres romans, en particulier *Rachel*.

C'est aussi ce plaisir de l'abstraction qui rend difficilement classable un texte comme *Tentative de solitude* (1925), qui est une sorte de roman de la pensée (l'auteur parle de « conte »), Prévost ayant « voulu montrer les jeux d'une méditation errante et déréglée, où la pensée suit les lois d'un corps inactif<sup>2</sup> ». La phrase est importante : l'évolution de la fiction, chez Prévost, ira vers une appropriation et une affirmation toujours plus grandes de l'agir, vers une volonté de se situer parmi les autres. Outre les essais-romans *Tentative de solitude* et *Brûlure de la pensée* (1926), quelques recueils de nouvelles et un récit autobiographique (*Dix-huitième année*, 1929), Jean Prévost a laissé cinq romans.



Jean Prévost, Montrouge, 1931. Photo : Yvonne Chevalier

– Écoute, mon pauvre Crouzon, tu permets que je te fasse une grosse peine ? Eh bien, les autres ne te croiront pas, parce qu'ils ne t'aiment pas. Tu as l'air de te moquer d'eux, même quand tu les approuves ; chaque fois que tu donnes un avis, cela tourne en querelle. Je me demande pourquoi tu fréquentes ces garçons et ces filles, au lieu de les voir de loin en loin, comme moi. Ton milieu ? Tu n'as pas de milieu. Seulement tu te méfies de toi-même : alors tu as besoin des autres. Tu voudrais qu'on t'approuve, pour t'approuver toi-même. Tu ne sais pas pourquoi Aubrain leur plaît plus que toi ? C'est justement parce que c'est un fat. Il s'aime, et pour plaire il faut d'abord s'aimer.

*Le sel sur la plaie*, Zulma, p. 31.

peine d'amour avec celle qu'il aurait voulu épouser, mais qui a choisi un autre homme. Dans *Rachel* (1932) aussi, l'amour est l'unique préoccupation du héros, René Somberton. Mais le roman n'a pas la frivolité qui caractérise l'écriture de *Merlin*. On pourrait dire que *Rachel* est cette fois-ci une « épreuve sentimentale », dont le héros ne se tire d'affaire qu'après des moments de désespoir et de souffrance auprès d'une femme indécise, qui dans un sens – pour reprendre le mot de Swann à l'égard d'Odette chez Proust –, n'est pas son genre. Roman psychologique d'une abstraction soutenue, le texte vaut à la fois comme témoignage et comme leçon. Dans sa préface au roman, Prévost explique qu'en amour il faudra aux jeunes hommes « courir des risques, s'inventer une conduite à tenir, un courage, une sorte de poésie, sans l'assistance des habitudes ou des conseils<sup>3</sup> ».

### Les romans d'éducation

Le premier, *Merlin* (1927), est une éducation sentimentale. Ce n'est pas le meilleur, mais il pose assez explicitement ce qui sera le thème dominant des romans suivants : « devenir un homme », selon l'expression qui définit la quête éthique de Merlin. Entre quinze ans, âge où il perd son pucelage durant les vacances d'été, et vingt-deux ans, Merlin a une suite d'aventures, qui avec le temps deviennent de plus en plus sérieuses. À la fin, il vit pour la première fois une

### La parenthèse populiste

Entre ces deux romans, Jean Prévost publie *Les frères Bouquiquant* (1930). Avec ce roman remarquable, l'écriture a changé de manière importante. Prévost souscrit ici à l'esthétique populiste, qui connaît son heure de triomphe avec le *Manifeste du roman populiste* (1928) de Léon Lemonnier et le roman d'Eugène Dabit, *L'Hôtel du Nord* (1929), premier récipiendaire du Prix du roman populiste. En outre, à l'encontre de *Rachel*, par exemple, Prévost fait

agir ses personnages, qui ne sont pas que des abstractions.

Léon Bouquiquant, une brute alcoolique, a épousé une jeune provinciale, Julie, dont Pierre Bouquiquant, le cadet des frères, est amoureux. Ancien boxeur, mécanicien, Pierre est un militant communiste.

Lorsqu'il met Julie enceinte, elle préfère mentir à Léon et lui dire qu'il sera bientôt père. Mais Pierre change, son amour pour l'enfant à venir et pour Julie l'attendrit, « comme s'il oubliait son communisme, son mépris de la famille ». À Julie il a acheté *Le livre des jeunes mères* que, pour sa part, il connaît par cœur. Au moindre signe de faiblesse de sa belle-sœur, il la conduit, inquiet, à l'hôpital. L'enfant est à peine né que les deux frères ont une altercation : Léon se noie dans le fleuve où il est tombé. Parce que, auprès de l'enfant qu'il pourra élever librement, Pierre est « grisé de possession, de paternité », il accepte la proposition de Julie de se dénoncer comme responsable de la mort de son mari, car elle croit qu'il lui sera plus facile d'être acquittée que Pierre. Pendant la détention de Julie qui est en attente de son procès, Pierre s'occupe de l'enfant avec un amour absolu. Quant à Julie, elle fait le vœu à la Vierge, si elle est acquittée, d'épouser Pierre à la condition que, pendant une année, il fasse pénitence et fréquente l'église. À la fin, Julie ayant été acquittée, Pierre finit par accepter la décision de Julie.

Il croyait travailler depuis deux heures à peine. Mais la nuit tombait déjà : quatre heures et demie de travail ? Après-demain la fin des projets. Encore une municipalité qui serait contente. Il leur avait promis le plan d'un petit stade pour rien, et il ne s'en dédirait pas. Il fallait aussi refaire en ciment armé le stade de Franlieu, construit en bois. Il installerait les vestiaires sous les gradins, il gagnerait la place d'un terrain de balle au panier à gauche, d'un petit terrain d'entraînement à droite. Plus tard, Franlieu referait son jardin d'enfants ; ils parlaient même d'une piscine. Bon : on leur bâtirait une piscine d'été, transformable plus tard en piscine d'hiver ; mais ils ne voyaient pas bien l'énormité des frais d'eau et de chauffage, ni la certitude du déficit.

*La chasse du matin*, Zulma, p. 185.

La paternité du héros, qui est au cœur du roman, soulève un certain questionnement. La réunion promise de Pierre et de Julie, par-delà les conditions posées par celle-ci à la fin, fera sans doute triompher un idéal familial, mais on voit au terme de quelles embûches et à quel prix. Pierre a fait un enfant à la femme de son frère, et ce n'est que par le meurtre,

fût-il non prémédité, qu'il pourra revendiquer comme sien cet enfant ; en outre, les conditions précaires qui lui permettent de s'occuper de l'enfant durant la détention de Julie et la décision de celle-ci qui oblige Pierre à attendre un an avant de pouvoir vivre avec elle et leur fils, tout cela montre que la paternité et la vie de famille ne vont pas de soi dans ce roman. En réalité, dans *Les frères Bouquiquant*, Prévost se débat avec une idée qu'il était encore incapable de bien envisager dans *Merlin*, mais vers laquelle pourtant le héros éponyme tendait, et qu'il mènera à terme dans *La chasse du matin*.

### Un diptyque romanesque

*Le sel sur la plaie* (1934) et *La chasse du matin* (1937) forment en quelque sorte un diptyque, dans la mesure où Dieudonné Crouzon, à qui est consacré le premier roman, est, dans le suivant, un personnage secondaire de premier plan qui vient éclairer le parcours du héros, Roger Dannery.

## « Écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle »

### François Augéras (1925-1971)

Par Patrick Bergeron

Qu'était au juste François Augéras : un médium, un déséquilibré, un précurseur génial ou un anticonformiste suspect ?

Individu tout aussi flamboyant qu'inclassable, il mena du même souffle sa démarche créatrice et son aventure spirituelle.

À paraître dans le numéro 108 de *Nuit blanche*, en librairie le 12 octobre 2007.

La première phrase du *Sel sur la plaie* dresse tout le projet identitaire du roman : « Tu te connais, Crouzon ? » Chassé de Paris à la suite d'une calomnie, Crouzon fera sienne la recommandation de son ami Boutin, dont l'avis est toujours averti : « [P]our plaire il faut d'abord s'aimer ». Voilà habilement décrite en deux mots la psychologie du héros, et elle indique dans quel sens celui-ci devra s'orienter pour apprendre à devenir un homme : d'abord se conquérir soi-même. Mais se conquérir, c'est aussi savoir agir ; plus précisément, c'est apprendre à se connaître à travers l'action. Parti se fuir en province, Crouzon y fera fortune dans la publicité et l'imprimerie, puis reviendra triomphant à Paris.

Mais ce roman de l'énergie est surtout le roman de l'orgueil. Si Crouzon trouve la force nécessaire pour réussir, c'est parce qu'il n'oublie jamais l'injustice qu'il a subie et qui l'a fait partir de Paris. Et s'il a des moments de lassitude, il lui suffit de se rappeler ce passé pour retrouver sa détermination. À plus petite échelle, c'est le roman de la revanche, comme *Le comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas est celui de la vengeance.

Ce mélange d'orgueil et d'énergie caractérise aussi

Roger Dannery dans *La chasse du matin*. Comme le dit celui-ci : « Mourir ou réussir ». Jean Prévost situe l'intrigue vers 1932, donc au moment où se termine le roman précédent. Dannery et ses amis, qui sont d'une génération plus jeune que celle à laquelle Crouzon appartient, ont le malheur d'avoir vingt ans en 1932, dans un contexte économique qui ne leur laisse aucune place. « Nous sommes la génération de la poisse », constate amèrement un ami de Dannery. Mais Crouzon, ayant décidé de fonder un journal de gauche, recrute Dannery et ses amis. En février 1934, durant les émeutes antiparlementaires organisées par des groupes de droite, dans la suite de l'affaire Stavisky, Crouzon est assassiné pour avoir publié un article trop provocateur. La mort de Crouzon survient le lendemain du double mariage de Dannery et de son ami Guitton. De manière symbolique, elle marque pour ceux-ci la fin des ambitions, l'acceptation de la perte des espérances et l'installation dans l'âge mûr. Dannery et Guitton se rangent, achètent en commun une maison en banlieue où, avec leurs femmes, ils pourront élever sagement les enfants qu'elles attendent. ➤



Sous la dir. de Jean-Pierre Longre et William Marx  
**JEAN PRÉVOST**  
**AUX AVANT-POSTES**  
Les Impressions nouvelles,  
Bruxelles, 2006, 143 p.

Les textes qui composent *Jean Prévost aux avant-postes* sont issus d'un colloque qui s'est tenu à l'Université Jean-Moulin (Lyon

3) en décembre 2004. Ce colloque, organisé par des membres du Centre de recherche en littérature Jean Prévost (à Lyon 3), a été l'occasion de commémorer le soixantième anniversaire de la disparition de l'écrivain. L'ouvrage est divisé en deux grandes sections : « Aux avant-postes de l'histoire » et « Aux avant-postes de la littérature », sections après lesquelles s'ajoutent quelques témoignages de membres de la famille.

Dans la première partie, Roland Bechmann et Gilles Vergnon traitent de l'écrivain résistant. Alors que Bechmann, qui a personnellement connu Prévost, livre essentiellement un témoignage, Vergnon situe l'engagement de Prévost dans le contexte littéraire. On sait que si Prévost, mort au combat, a été célébré comme un héros, cette figure du résistant, bien qu'elle soit juste, a malheureusement longtemps éclipsé celle de l'écrivain. De son côté, Catherine Helbert fait le point sur les nombreux articles publiés par Prévost dans *Marianne*,

hebdomadaire que Gaston Gallimard avait fondé en 1932 pour concurrencer la presse de droite, notamment *Gringoire*. Enfin, Mireille Brangé étudie les recensions cinématographiques de Prévost dans la *NRF*, où il apparaît que le premier critère qui sert à l'écrivain pour juger un film est le « plaisir » ; si le mot lui convient à merveille, on peut s'étonner que l'essayiste, si attentif aux mécanismes de la création chez les écrivains qu'il admire, ne se soit pas intéressé à la technique et à la réalisation des films.

Les textes de la seconde partie abordent divers aspects de la posture littéraire de Prévost. Sont examinées les préfaces de l'auteur à ses propres ouvrages ou à ceux d'autres auteurs (par Mireille Hilsun), ses relations avec des écrivains qui l'ont marqué tôt et durablement : Stendhal (par Lucien Lefebvre), Charles Baudelaire (par Laurence Richer) et Paul Valéry (par Michel Jarrety). Quant à William Marx, il nous présente avec raison un Prévost « théoricien de la littérature », dont la thèse sur Stendhal, soutenue en 1942, rompait avec la pratique des études historiques et annonçait par là l'émergence, dans les années 1960, de la critique formaliste.

Dans l'ensemble, ce *Jean Prévost aux avant-postes* est remarquablement équilibré non seulement entre deux parties d'un intérêt égal, mais au sein même de chacune des parties, où l'essentiel a été judicieusement couvert. Ne manquerait en somme qu'une partie sur « Prévost romancier » : souhaitons que ce soit là l'objet d'un prochain colloque. **FR**

François Ouellet

Le diptyque reprend là où Jean Prévost s'était arrêté dans *Les frères Bouquiquant* pour mener plus loin le développement sur la paternité. Nous retrouvons la même structure de relations entre les personnages. D'un côté, la mort du mari, Léon, permettra plus tard à son jeune frère Pierre d'élever son enfant auprès de Julie. De l'autre, la mort du patron, Crouzon, amène Dannery à se ranger pour vivre une vie tranquille avec sa femme qui est enceinte. Pierre Bouquiquant et Dannery ont choisi le programme d'une vie bourgeoise, sauf que celui-ci est à l'évidence mieux équipé pour réussir. Crouzon offre à Dannery un modèle paternel qui permet à celui-ci de « grandir » en sagesse, comme si le jeune homme était désigné pour assurer la suite des choses : en Dannery se trouvent ainsi placées les espérances familiales qui ont échoué chez Crouzon (sa femme élèvera seule leur fils) et qui avaient raté aussi avec ses parents (Dannery est orphelin de père). Si les projets de Pierre Bouquiquant signent la capitulation des valeurs communistes du révolté, et que Roger Dannery renonce en partie à ses ambitions en échange d'une vie familiale confortable, il faut pourtant y voir moins la valorisation de cet idéal de l'embourgeoisement de la III<sup>e</sup> République que la consécration d'une position éthique. Chez Prévost, il n'y a que cela qui compte ; et l'éthique passe avant tout par la paternité. Connaître une femme, l'aimer, s'installer, vouloir fonder avec elle une famille, cela relève, chez Prévost, d'une sorte d'ontologie, d'une manière d'être au monde.

En bout de ligne, on voit que l'œuvre romanesque est formellement assez diversifiée malgré des préoccupations récurrentes. Entre l'abstraction lente de *Rachel* et la vigueur du *Sel sur la plaie*, il y a un monde. En bon stendhalien, Jean Prévost préconise ici un rythme rapide, souvent en passant d'une scène à une autre sans souci de transition. Mais Prévost expérimente sa propre esthétique, comme il tient un discours sur l'agir et la sincérité – encore ici en héritier de Stendhal – qui rejoint foncièrement les préoccupations des écrivains de l'entre-deux-guerres. Dans cette veine, Prévost fait un usage particulier du monologue intérieur, par lequel se trouvent réunis, dans un rapport de causalité, la pensée et l'agir. La plupart des monologues des héros sont ainsi intégrés entre parenthèses dans le dialogue même qu'ils tiennent simultanément avec un autre. Encore timide dans *Merlin*, le procédé devient systématique dans *Le sel sur la plaie*. Toute cette esthétique, parfois déconcertante, vaut pourtant l'effort de lecture. Et outre *Les frères Bouquiquant*, c'est certainement avec *La chasse du matin* que triomphe le romancier : ici, la densité des scènes, la force des

images, la qualité du dialogue, la finesse psychologique, tout cela en fait un roman de premier plan.

\*\*\*

Si l'œuvre de Jean Prévost reste imposante et compte quelques titres de première force, elle laisse pourtant le sentiment d'un certain inachèvement. Cela bien évidemment en raison de la mort prématurée de l'écrivain, mais aussi à cause d'une exigence éthique qui l'amenait à toujours vouloir mener plus loin ses idées et désirs, espérant chaque fois donner le meilleur de lui dans l'œuvre à venir ou encore, comme il le disait lui-même, à partir de la quarantaine. Cette posture pourrait être résumée dans l'interrogation suivante, dont témoigne aussi bien les essais que les romans de l'écrivain : comment devenir un homme et qu'est-ce que cela signifie ? Or, pour devenir un homme, il faut toute une vie, et Prévost s'est fait voler la sienne ; du coup, c'est aussi d'une œuvre que la littérature allait être à jamais privée. C'est dans ce sens qu'il faut entendre, par exemple, les mots par lesquels son ami romancier Pierre Bost rappelait son souvenir dans un article publié en 1949 dans *Les lettres françaises* : « Je crois que personne, parmi les écrivains qui approchent de cinquante ans, n'aurait mieux que lui reçu et compris les enseignements d'un monde nouveau et informe et n'aurait su mieux que lui 'faire un homme' avec ces matériaux neufs<sup>4</sup> ». Malgré tout, une cinquantaine d'années plus tard, il reste quelques grands livres de Prévost, ce qui n'est quand même pas rien. **NS**

1. Jean Prévost, *Essai sur l'introspection*, « Présentation » de Louis-Martin Chauffier, Au Sans pareil, 1927, p. 7.

2. Jean Prévost, *Tentative de solitude*, éditions de La Nouvelle Revue française, 1925, p. 9.

3. Jean Prévost, *Rachel*, Gallimard, 1932, p. 10.

4. Pierre Bost, « Jean Prévost nous manque », *Les lettres françaises*, 13 janvier 1949, p. 1. Bost a lui-même fait l'objet d'un article dans la rubrique des « Écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle » (voir le numéro 93 de *Nuit blanche*, hiver 2004).

#### Œuvres de Jean Prévost offertes en librairie :

*La vie de Montaigne*, Le Livre de poche, 1993 ; *Le sel sur la plaie*, Zulma, 1993 ; *La chasse du matin*, Zulma, 1994 ; *Traité du débutant*, Le passeur, 1996 ; *La création chez Stendhal*, Folio-essais, 1996 ; *Baudelaire*, Zulma, 1997 ; *Les frères Bouquiquant*, « L'imaginaire », Gallimard, 2000 ; *Plaisirs des sports*, « La petite vermillon », La Table ronde, 2003.

#### Choix d'ouvrages sur Jean Prévost :

Odile Yelnik, *Jean Prévost, portrait d'un homme*, Fayard, 1979 ; Jérôme Garcin, *Pour Jean Prévost*, Gallimard, 1994 ; Michel Prévost, *Retrouver Jean Prévost*, Presses universitaires de Grenoble, 2002 ; Jean-Pierre Longre et William Marx (sous la dir. de), *Jean Prévost aux avant-postes*, Les Impressions nouvelles, 2006.